

Rakjic

Grand, un physique anguleux, mince, maigre, visage émacié, des jambes arquées qui lui donnent une démarche que l'on ne peut oublier, réservé, tant en paroles que dans la vie courante, ce qui ne l'empêche pas d'être très accueillant.

Il vit entouré de souvenirs accrochés aux parois de sa chambre : médailles militaires, certificats de bonne conduite, croix de ceci et croix de cela... Photos de militaires, lui-même sous des uniformes différents, photos de prises d'armes, de généraux, de défilés... Mais aussi quelques photos de famille qui lui rappellent son enfance et sa jeunesse en Hongrie, pays dont il est originaire ; la ferme de ses parents, dans la plaine à trois kilomètres de la ville de Siofok ; une autre de la cathédrale de Prague avec un évêque entouré de fidèles sur le porche.

Grâce à ces photos et ces documents honorifiques, ce sont de longs moments qui font l'objet de nos conversations ; et c'est une longue période historique qui est ainsi retracée avec Rakjic.

Une enfance heureuse dans une famille qui vit des biens que la terre lui donne, ni trop ni trop peu. Trois vaches, cinq chèvres, un cochon, poules et lapins ; quelques hectares avec du blé, des pommes de terre, des choux ; ainsi qu'un beau jardin avec de l'eau à volonté.

Tout naturellement, dès que les enfants sont assez forts pour porter le moindre fardeau et tenir une houe avec leurs petites mains, ils sont mis à contribution pour aider à l'exploitation de la ferme et, inévitablement, la scolarité passant au second plan, c'est l'instruction et l'éducation des enfants qui en subissent les conséquences.

- *Les photos de votre famille et de votre maison sont d'avant la guerre, c'est vos parents qui vous les ont envoyées ?*

- Ces photos, c'est mon frère qui me les a envoyées, il y a bien longtemps que je ne suis pas retourné chez moi.

- *Mais vous avez gardé des contacts avec votre famille ?*

- Vous savez, je n'ai plus que mon frère qui vit avec sa femme à Budapest où il est employé par la ville comme ouvrier d'entretien. Comme je vous l'ai dit, nos parents avaient une petite ferme, malheureusement, quand les Allemands ont envahi le pays en 1944 ils ont pillé et détruit beaucoup de choses ; ensuite, un an après, quand les Russes sont venus ça a été la catastrophe.

- *La catastrophe ?*

- Vous savez que les soldats Russes étaient de vrais sauvages qui avaient carte blanche quand ils occupaient un pays. Dans une lettre, mon frère m'a raconté comment mes parents ont été tués, j'ai mis longtemps à m'en remettre...

- *C'est-à-dire ?*

- C'est-à-dire ? Rien ! Plus rien !... Quand je repense à mon enfance et à ma jeunesse dans ma famille, dans cette région, le plus beau pays du monde, les gens les plus aimables qui travaillaient du matin au soir comme des bêtes mais toujours heureux...

Avec mon père dans les champs ; avec mon frère pour garder les vaches et les chèvres dans la prairie ; avec ma mère pour traire, faire le fromage et le yaourt ; couper les foins et moissonner le blé avec la faucille ; refaire la toiture avec les roseaux qu'on allait chercher au bord du lac, des pleines charrettes tirées par le cheval...

- *Il y avait un lac, un grand lac ?*

- Oh ! Oui ! C'est même un très grand lac, à douze kilomètres de chez nous, le lac Balaton qui a peut-être dix kilomètres de large et plus de cinquante de long, avec des poissons en quantités ; mais les poissons on les pêchait dans la rivière près de chez nous. L'été on allait s'y baigner et l'hiver on patinait dessus tellement la glace était épaisse.

- *Quand les Russes sont entrés en Hongrie vous n'étiez pas chez vous ?*

- Non ! Vous savez, c'est difficile à expliquer parce que dans ma jeunesse j'ai fait que des bêtises... Après l'école je suis entré en apprentissage chez un peintre en bâtiment, pendant trois ans, puis après comme ouvrier dans une grande entreprise à Siofok ; j'étais heureux, ça marchait bien ; je donnais une partie de mon salaire à mes parents et j'épargnais quelques Pengos...

- *Des Pengos ?*

- Oui, à l'époque c'était la monnaie de mon pays, mais après la guerre c'est le Forint qui l'a remplacé ; je sais pas trop pourquoi... Vous savez, la guerre ... Quand je pense à ma famille, au pays avant... Vous voulez savoir... Heureusement, je n'ai rien vu, j'avais quitté le pays depuis plusieurs années déjà ; c'est mon frère qui me donne des nouvelles... Oui, j'avais seulement 19 ans quand je me suis engagé dans l'armée... Pourquoi ?... Je ne sais pas. Je n'étais pas obligé.

- *C'est-à-dire ?*

- Mon pays était allié avec l'Allemagne, alors quand elle a attaqué la Russie nous l'avons suivie, et de nombreuses divisions sont allées là-bas. Comme il fallait des volontaires pour former une division SS, je m'y suis engagé. Ensuite la Hongrie a changé de gouvernement et a rompu l'alliance avec Hitler qui a envahi notre pays ; mais moi j'ai préféré resté SS dans un bataillon allemand.

Vous croyez peut-être que je vous raconte des histoires ? Tenez, regardez, là sous mon aisselle ce tatouage avec mon groupe sanguin, c'est la marque de tous les SS !

Oui, je sais que vous pensez que je suis un salaud, et c'est vrai... Jamais je ne pourrai raconter ce que j'ai fait pendant la guerre avec mon bataillon...

- *Mais comment, pendant les années de guerre contre les Russes, avez-vous fait pour passer au travers ?*

- Je n'en sais rien. Vous savez, à la guerre il y en a qui ont toujours de la chance ; j'ai eu seulement deux blessures : une balle qui m'a traversé l'épaule gauche et un éclat de mortier qui s'est planté dans mon mollet droit. Mais chaque fois, après quelques semaines d'hôpital et de repos, j'ai repris le fusil comme avant.

Ma première blessure je l'ai reçue au début, en novembre 1941 devant la ville de Kharkov ; c'était l'époque où on avançait avec peu de résistance devant nous. Après ma convalescence j'ai retrouvé mon bataillon à des centaines de kilomètres en Russie. Un pays dévasté, les habitants avaient tout brûlé et détruit avant de fuir.

Mais je me souviens surtout que le premier hiver nous étions mal équipés, c'est seulement la deuxième année que nous avons reçu les fameuses peaux de mouton et les casques avec une étoffe en laine à l'intérieur

Dans ce pays tout est immense, les plaines sans fin, les fleuves de plusieurs kilomètres de large, des forêts impénétrables où les partisans se cachaient ... C'était terrible, on avait peur, on n'était jamais tranquille, toujours en garde contre eux qui attaquaient n'importe où, par derrière, la nuit, dans la neige ou le blizzard... Sur nos arrières ils faisaient sauter les ponts, ils coupaient les lignes de communications, ils nous harcelaient en permanence.

- *Ils étaient chez eux, ils connaissaient bien leur pays.*

- Sans doute... Mais à cause d'eux nous étions de véritables bêtes sauvages qui ne respectaient plus rien ; les quelques habitants restés sur place étaient complices. Lorsqu'on prenait des tireurs isolés on les pendait tout de suite à la vue de tous, et souvent des civils qu'on soupçonnait seulement.

Ma deuxième blessure en Russie m'a sans doute sauvé la vie. C'est le destin, la chance, le hasard, je ne sais pas ; mais je sais que pendant que j'étais à l'hôpital à Budapest tout mon régiment a disparu dans une terrible bataille pour freiner l'avance des Russes qui avaient repris le dessus ; mes camarades tués en grande partie et le reste prisonnier.

- *Quand la guerre a été finie où étiez-vous ?*

- Là, encore je peux parler de chance. Notre retraite a été terrible, nous étions écrasés par l'artillerie et l'aviation ; à la fin on ne se battait plus, on n'avait qu'une chose en tête, c'était de ne pas être fait prisonniers par les Russes.

En fait, après la débandade de ce qui restait de l'unité, avec quelques camarades nous avons été faits prisonniers par les troupes françaises, en Autriche, où notre cauchemar a pris fin. Deux jours après c'était la fin de la guerre. Je ne peux pas expliquer ce que j'ai ressenti ce jour-là. J'étais vivant, prisonnier, mais par des soldats qui respectaient leurs ennemis ; je me suis cru au paradis, même dans le camp de prisonniers près d'Innsbruck.

En Autriche nous sommes restés trois mois, ensuite nous avons été transférés en France dans un camp proche de Poitiers.

Après quelques semaines dans ce camp, nous avons été déplacés dans un autre camp vers les montagnes des Pyrénées où nous étions plusieurs centaines d'anciens SS.

Tout de suite, le Commandant nous a demandé si nous serions d'accord pour entrer dans l'Armée française qui avait besoin de soldats pour l'Indochine ? Ainsi, aucun SS ne serait jugé, et peut-être fusillé comme beaucoup l'ont déjà été.

Je crois que nous avons tous donné notre accord. Et c'est ainsi que j'ai signé un engagement pour entrer dans la Légion Etrangère. Après un temps de préparation et de conditionnement, nous avons embarqué pour Sidi-Bel-Abbès en Algérie pour être incorporés au 1^{er} Régiment Etranger.

- *Donc, après avoir fait la guerre contre les Français, vous êtes devenu un soldat sous le drapeau tricolore ; et ça ne vous troublait pas ?*

- Oh ! Vous savez, j'avais fait plus de trois ans de guerre, mes parents étaient morts, le domaine familial avait été récupéré par les communistes ; ma famille c'était l'Armée... française ou allemande ?... Je suis hongrois... Alors ?... Et je savais que si j'étais jugé, je n'avais aucune chance de m'en tirer.

L'Armée française nous a sans doute donné une grande chance en nous proposant cet engagement, mais je crois que pour elle s'était aussi une chance tout aussi grande de pouvoir compter sur des soldats chevronnés ayant des mois et des années de guerre derrière eux.

Dans ma compagnie tous les soldats étaient d'anciens SS, même les sous-officiers ; il n'y avait que les officiers qui étaient français.

La période que j'ai passée en cantonnement en Algérie fait partie des meilleurs souvenirs que je garde de l'Armée, malgré un entraînement constant dans les conditions les plus dures que l'on puisse imaginer. Il faisait toujours beau, toujours le soleil et, comme le hasard fait parfois bien les choses, mon sergent était originaire de la ville de Siofok ; ce qui fait que nous pouvions évoquer le pays, le passé et parler de nos familles, des années de guerre. Ses parents, qui avaient une grosse entreprise du bâtiment, étaient très riches et lui envoyaient régulièrement un peu d'argent dont il faisait profiter les amis lors de la sortie en ville le dimanche.

- *C'est de Sidi Bel Abbès que vous êtes partis directement pour l'Indochine ?*

- Oui ! Nous avons embarqué sur le « Pasteur » en juillet 1946 ; un beau paquebot transformé en transport de troupes. Mais nous étions serrés comme des sardines, il paraît qu'on était environ cinq mille. Une véritable Tour de Babel, des Français, des Allemands, des Tartares, des Sénégalais, des Marocains...

Une caserne flottante disposant de services complets, un hôpital et des locaux disciplinaires ; chaque nationalité avait son quartier, une vraie ségrégation.

Je garde un très mauvais souvenir de ces dix sept jours de mer dans une cale immense qui servait de dortoir et de réfectoire une fois les hamacs pliés et les matelas déplacés ; une chaleur insupportable, 40° en permanence, les odeurs, impossible de bouger sans heurter son voisin.

Je me souviens que pour refaire le plein de charbon, d'eau et de nourriture, le bateau a fait trois escales, Port-Saïd, Aden et Singapour, mais pour nous il n'était pas question de mettre pied à terre. Nous avons débarqué dans la baie d'Along. Un petit bateau nous a déposés dans une crique à quelques kilomètres d'Haiphong. Un pays magnifique, des arbres inconnus, des buffles dans les rizières...

Très vite nous avons été engagés dans la guerre contre le Vietminh. Une guerre qui n'avait rien de comparable avec l'autre. Il a fallu s'adapter, au début nos officiers se sont fait avoir comme des bleus par ces partisans fanatiques, rusés, cruels, qui disparaissaient et se fondaient dans la population comme si de rien était. Heureusement, très vite nous avons reçu des volontaires Vietnamiens qui connaissaient le pays et qui voulaient le défendre contre les communistes.

À combien d'opérations et d'embuscades j'ai participé ? J'en sais rien, des quantités que j'ai oubliées ; mais je me souviens comme si c'était hier de la première embuscade montée par le volontaire Khang, un adjudant spécialiste des courses nocturnes. Nous avançons dans la jungle dans un froissement d'herbes ; mille choses autour de nous haletaient, remuaient, soufflaient, des fracas, des galops, des attaques de bêtes, des glapissements ; une vie mystérieuse, invisible, inquiétante, nous entourait. Soudain dans l'obscurité plus claire qui précède l'aube, une silhouette apparaît, puis d'autres. Je tire une rafale de fusil mitrailleur, des hommes tombent ; des cris, des rafales, une course éperdue. Nous relevons les corps. Je me souviens du retour à marche forcée. La sueur faisait ressortir la puissante musculature des volontaires, de hautes herbes fouettaient nos visages et nos bustes. Les volontaires observaient tout. Parfois ils s'accroupissaient sur la piste qu'ils regardaient longuement ; le sol leur parlait davantage que le ciel.

Un pays comme celui-là ne méritait pas la guerre. Les gens y sont, à l'image du climat, rudes mais très humains. La dureté se lit sur le visage des adultes et même sur ceux des enfants. Cependant, la courtoisie, le sourire, la maîtrise de soi sont pour eux des valeurs élevées. J'ai aimé leurs vieux sages couleur d'ivoire, leurs dieux aux visages de pierre parlent au soleil. Dans les pagodes les femmes aux mains jointes et aux épaules douces, inclinées vers le sol, méditent.

Les semaines de mousson, en plein été, sont particulièrement éprouvantes ; les habits collent à la peau, le soleil blanc accable même les bêtes. Les volontaires sont étendus sur leur bat-flanc, nus, les corps disloqués. Alors il n'est pas question d'embuscade ou d'expédition. Le soir, les nuages déversent leur pluie à seaux renversés.

- *Combien de temps êtes-vous restés en Indochine?*

- Nous avons fait deux périodes de deux années coupées par un repos de un an en Algérie où nous étions répartis sur plusieurs villes, Oran, Alger et Constantine.

Des permissions d'un mois étaient accordées, mais, n'ayant aucun point de chute, je ne les ai jamais prises ; d'ailleurs de nombreux légionnaires étaient dans la même situation.

- *Vous m'avez dit avoir attrapé la maladie en Indochine. Vous avez un souvenir, quand, comment ?*

- Non ! D'ailleurs ce sont les médecins qui pensent que j'ai attrapé cette saleté là-bas ; mais j'ai ressenti les premiers symptômes seulement plusieurs années après, pendant la guerre d'Algérie. Rien ne laissait prévoir que je pouvais avoir la lèpre ; mais il paraît que l'incubation, comme ils disent, peut durer des années.

À cause d'une grande fatigue je ne pouvais plus participer aux opérations qui étaient montées, pendant plus de six mois les toubibs m'ont donné des fortifiants qui ne servaient absolument à rien ; finalement c'est à l'hôpital d'Alger qu'un jeune docteur a pensé à la lèpre qu'aucun signe extérieur ne permettait de déceler.

Quand j'ai été hospitalisé pour cette saloperie je pensais guérir très vite après quelques semaines de traitement, mais vous voyez où j'en suis.

- *Vous avez donc fait une troisième guerre en Algérie !*

- Oui ! Pendant cinq ans, jusqu'à ce que la maladie y mette fin.

Cette guerre a été beaucoup moins dure que les autres, on pouvait rester des semaines sur site sans voir un seul fellagha ... d'autres fois on allait faire des patrouilles en ville... En Indochine on avait appris à réagir contre les partisans, et en Algérie il n'y avait pas cette forêt impénétrable qui était le domaine des partisans communistes.

En Algérie on se déplaçait tout le temps ; on pouvait aller de la frontière du Maroc à celle de la Tunisie, selon les circonstances. Parfois on nous envoyait en patrouille dans le désert également. Il nous est quand même arrivé d'avoir de sérieux accrochages, en particulier dans les Aurès où les fellaghas, qui connaissaient les montagnes et le pays comme leur poche, nous ont plusieurs fois piégés ; le paysan avec son âne, le cultivateur avec sa houe, le cordonnier avec son marteau, le marchand de pizzas, le chauffeur de taxi... Tous capables d'un double jeu

Mais l'Algérie est aussi un beau pays, sauf que nous n'avons pas eu les mêmes relations avec les habitants que celles que nous avons en Indochine qui pouvaient être très proches ; je ne sais pas pourquoi ? Pourtant très souvent nous aidions la population et les fellahs pour faire les récoltes, pour les vendanges ou pour transporter du bois, pour élargir les chemins ; l'Armée avait mis en place de nombreux centres sociaux pour aider le peuple, des dispensaires également pour soigner les gens les plus pauvres ; même nos officiers qui se faisaient instituteurs pour les gosses en Kabylie ; tout cela que les fellaghas cherchaient à détruire afin qu'aucune relation proche ne s'installe avec les Français.

De toute façon je crois qu'on ne pouvait pas faire deux choses en même temps, faire la guerre et aider le peuple ça ne va pas ensemble, et puis, que faire ? Les Français de là-bas ne voulaient pas que les Arabes évoluent alors c'est pas l'Armée qui pouvait changer la situation.

- *Vous ne jouez plus de l'harmonica ? On aimait bien vos jolis refrains qui s'entendaient dans tout le cloître !*

- Malheureusement, avec les lèvres et les doigts que j'ai maintenant, c'est plus possible, moi aussi je le regrette beaucoup ; mais, voyez, il est toujours là dans sa pochette en étoffe, un peu rouillé... Il est tellement vieux... Et c'est un souvenir.

- *Un souvenir de famille ?*

- Non !... En Russie, c'était la retraite, j'avais un camarade avec lequel pendant plusieurs mois on ne s'était jamais quitté, à ses côtés il semblait que rien pouvait t'arriver, et un jour il a commis l'erreur fatale ; par un bel après midi du mois d'août 1944, sur le front, nous étions tous les deux au fond d'un trou d'obus, depuis peut-être une demi-heure c'était le grand calme, plus personne ne tirait, ni d'un côté ni de l'autre, plus d'artillerie, plus de mitraille, rien ! Je sais pas pourquoi, mais ça arrivait parfois. Mon camarade sort son harmonica pour jouer, comme il le faisait souvent, mais avant il donne un coup d'œil sur le champ de bataille en sortant juste la tête hors du trou, à l'instant même il reçoit une balle en pleine tête... J'ai ramassé l'instrument et depuis je ne m'en suis jamais séparé.

- *Finalement, c'est ici que vous avez retrouvé une vie à peu près normale. Oui !... Je sais !... Avec la maladie on ne peut pas parler de vie normale, mais après un parcours comme le vôtre ?*

- Non ! Ce n'est pas une vie normale, mais dans ma vie rien n'a été normal ; dans mon état je n'ai pas à me plaindre. Bien sûr maintenant que je n'y vois presque plus, tout devient plus difficile mais, que ce soit le personnel ou les autres pensionnaires un peu valides, il y a toujours quelqu'un pour vous aider et vous rendre service.

Vous savez, je peux encore faire un peu de jardinage et pour m'aider j'ai monsieur Nhum, le chinois, mon voisin, qui est tout heureux de me donner un coup de main. Grâce à lui, mon petit coin de plantes aromatiques fait le bonheur des uns et des autres ; avec ça je récolte quelques oignons, des pigments, ça permet de donner meilleur goût à la soupe et au fricot.

- *Le fricot n'est pas bon ?*

- C'est pas ce que je veux dire, il faut pas se plaindre de la nourriture, même si parfois c'est un peu fade, on mange bien et on est bien servi ; mais de pouvoir agrémente la popote avec une gousse d'ail, un brin de persil ou une pointe de piment, c'est bien agréable.

Tous ces petits jardins que chacun cultive à sa façon me font penser au pays de ma jeunesse, au jardin de mon père où il y avait tous les légumes de la création... Quand je pense que les communistes ont volé toutes les terres pour en faire des kolkhozes.

Comment voulez-vous que parfois je n'ai pas le « cafard » ? Je ne suis jamais retourné au pays, et maintenant, c'est sûr, je n'y remettrai plus jamais les pieds... Dans ma situation... Et de toute façon les communistes connaissent mes états de services... Je dois être sur la liste d'attente des futurs déportés en Sibérie...

- *Où avez-vous appris le français ?*

- Tout simplement à la Légion où, pendant les périodes de repos et de récupérations, des cours étaient donnés pour tous ceux qui le voulaient, c'était pas une obligation. Mais c'est surtout ici que je me suis perfectionné avec madame Léa. C'est une femme remarquable ! Venir une fois par semaine de Pont-Saint-Esprit pour nous enseigner bénévolement, alors qu'elle pourrait vivre tranquillement sa retraite d'institutrice.

Quand je vois tous ces gens qui s'occupent de nous et quand j'entends les uns et les autres se plaindre de ceci ou de cela, j'avoue que je ne comprends pas. Il paraît, il y a seulement quelques années de cela, on n'avait pas le droit de sortir d'ici ; alors que maintenant on peut aller et venir comme tout le monde. Avec monsieur Jean et son petit car on descend à Pont faire des achats dans les boutiques comme tout un chacun, les commerçants nous connaissent mais ne font pas cas de notre état, au contraire, avec ma canne blanche les gens sont toujours aux petits soins avec moi. Quand j'étais encore valide, j'allais à l'atelier de ferronnerie trois heures par jour ; pendant la période des vendanges j'allais chez un paysan de St Paulet et personne ne s'offusquait de côtoyer un lépreux dans les rangs de vignes.

Ici, on se sent chez soi, et nous sommes tous logés à la même enseigne, le passé des uns et des autres n'a pas beaucoup d'importance. Que ce soit Francisco le combattant contre Franco qui ressasse à longueur de journées sa guerre avec les Républicains, l'Arabe Mohamed qui à cette heure doit être en prières, Julia la coloniale qui ne peut dormir qu'avec une moustiquaire sur son lit, Roger le douanier de Tahiti qui de bon matin nous susurre ses chants sur un rythme de guitare hawaïenne, ou encore la bohémienne Séraphie faisant des claquettes dans le cloître malgré ses plaies aux jambes... Pour moi ce sont tous des camarades... Rien, ici, n'est comme ailleurs...

Le parcours, peu banal, de Rakjic, s'est achevé au cimetière de Valbonne où il repose avec des dizaines d'autres malades de toutes origines, de tous les milieux, riches et pauvres, croyants et athées, de toutes races et de toutes couleurs.

Un souvenir, parmi bien d'autres ; avec mes meilleurs vœux pour 2011.

Robert Chazal